

Chapitre IV

Quelques aventures qui permettent de mieux comprendre les birmans.

Le Yangon Golf Club

Tous les deux ans, la Myanmar Medical Association organise une séance de formation post universitaire, véritable formation médicale continue, pour les chirurgiens du pays. La présence des chirurgiens y est obligatoire et gare à ceux qui se dispenseraient de participer activement. La scénette, déjà rapportée, du Deputy Minister qui rabroue le Président de l'association pour son retard, en dit long sur l'intérêt que peut avoir un chirurgien du pays de faire ce qui est attendu de lui !

Le dernier jour de cette réunion, une compétition de golf est organisée par les laboratoires Pfizer au Yangon Golf Club. Mon collègue le chef du service de Yangon m'invite et se débrouille de me trouver les instruments indispensables pour cette intervention (à cette occasion, un sac de clubs de golf, pour un moment de détente).

La première surprise est l'heure à laquelle il décide de venir me prendre à l'hôtel : six heures moins le quart du matin, alors qu'il fait encore nuit noire. Je savais la population des chirurgiens « early birds » (lève tôt en français) mais je ne savais pas que cette maladie était particulièrement sévère au Myanmar !

La traversée de Yangon à cette heure ne manque pas de charmes : les chinois sont déjà à l'œuvre dans les jardins qui entourent la grande pagode Swedagon. En groupe, ils font des exercices de tai shi ! Pas un seul birman, mais que des chinois qui moins d'une demi heure plus tard vont retrouver l'échoppe qui n'a pas vraiment fermé la veille au soir. Le sens du commerce commence par cette pratique d'exercices physique matinale, qui en outre assure l'énergie suffisante pour la journée. En fait, ils ont raison ces chinois, car la température est « just perfect », l'air léger, la lumière naissante donnant aux façades en plein jour plutôt sales une allure beaucoup plus plaisante.

L'arrivée au golf proche de l'aéroport surprend : il y a déjà un monde fou. Des dizaines de jeunes femmes birmanes habillées de blousons et de pantalons roses bonbon, portant des brassards numérotés. Cet attirail est important car rien ne ressemble plus à une cadette qu'une autre cadette : toutes petites, coiffées d'un grand chapeau qui cherche à dissimuler au mieux le visage, le peu de peau laissé à l'air recouvert de tanaka. Mon collègue en choisit deux, qui aussitôt vont s'emparer des sacs de golf et les apporter sur la ligne de départ.



Au départ, encore la foule, mais cette fois ci faite des joueurs, tous chirurgiens. Des jeunes d'allure très sportive et des moins jeunes, présents car pour bien vivre il faut bouger. Ce n'est pas à eux que l'on apprendra le « bouges toi, bouges ton cœur » de la Fédération Française de Cardiologie : presque tous viennent se présenter et me parler de leur pontage coronaire ou de leur stent ! Le métier est-il dans le pays trop stressant ou les habitudes alimentaires des chirurgiens sont-elles peu conformes à ce qu'il faut faire ? Tous me disent aller parfaitement bien, tous remercient notre collègue birman, qui en fait n'est pour rien dans leur « seconde vie » car la majorité de ces « malades » a été prise en charge à Singapour, Kuala Lumpur ou Bangkok ! « Merci pour ce que vous faites ici, car on a besoin de vous et de votre spécialité !



L'atmosphère est unique. Le jour commence à se lever et l'environnement est superbe. Le golf paraît très escarpé ; les longs fairways sont entourés de très beaux arbres et sont séparés

par des petites buttes. De très nombreux lacs permettent une petite brume qui donne à cette heure à l'ensemble, un air de peinture chinoise. La silhouette d'une grande pagode et la grande masse d'un monastère finissent de compléter la couleur locale. Beaucoup de bruit au départ du trou numéro un : celui qui provient des monastères voisins et qui s'accompagne des chants des moines et des fidèles, celui des conversations de tous les chirurgiens qui se préparent à la compétition. Et au milieu de ce brouhaha, un joueur au départ. Pas facile de se concentrer dans ces conditions ! Tout ceci n'est pas grave et si le premier coup envoie la balle soit complètement à droite soit complètement à gauche, il ne se passe rien de tragique : le joueur responsable ne se retourne pas vers la foule, mécontent d'avoir été gêné. Non, il se met à rigoler et parfois déplore tout haut que son karma du jour n'est pas idéal ! Vous aller voir la suite : nous ne sommes pas là pour nous prendre la tête mais pour nous détendre.



Ma partie est vite constituée : je jouerai avec mon collègue birman, contre un chirurgien du pays qui a passé toute sa vie dans l'état de New York, mais qui à l'heure de la retraite revient au pays et un ophtalmologiste installé dans une petite ville autour de Yangon. Chacun de mes partenaires de jeu est équipé des clubs les plus récents ! Je m'amuse car à Paris, j'hésite toujours à acheter le dernier modèle de club, celui qui envoie la balle plus loin et plus droit, mais qui est toujours plus cher que l'avant dernier modèle, obsolète après quelques mois. Le marché du club de golf évolue plus vite que celui de l'informatique et rester au niveau impose de vrais investissements. Ici, pas de problème, chacun est dans le coup ! Au prix de chaque club, comment peuvent-ils faire ? C'est vraiment à ne plus rien comprendre aux problèmes du pays : je vous rappelle qu'un chirurgien gagne à l'hôpital dix-huit dollars par mois !

Notre partie est au départ. Tout se passe bien mais une nouvelle surprise pour moi : un autre cadette est arrivée, celle qui va porter le parapluie, qui ici sert essentiellement à protéger du soleil. La petite, bien mignonne, vient se serrer contre vous pour être sûre que vous êtes bien protégé. Une troisième cadette entre aussi en piste : elle est chargée de localiser la balle que vous avez frappée. C'est le « front cadet ». Elle marche donc 150 à 200 mètre en avant de notre groupe. La balle trouvée, elle ne plante pas de petit drapeau, pour la rendre bien visible comme dans les compétitions internationales. Non, elle ramasse la balle, la nettoie. Ce faisant, elle marche lentement, lentement mais sûrement, vers le green ! Puis, probablement quand elle estime que la longueur du coup de son maître est satisfaisante, elle se penche en avant et délicatement pose la balle sur une touffe d'herbes ! Aucun des joueurs ne dira quoique ce soit !

Nous approchons du green. Celui-ci est sur élevé. Je joue ma balle et m'appête à monter vers le green quand, je sens une pression énergétique dans mon dos : une quatrième cadette est entrée en action. C'est la push cadette, celle qui est là pour vous faire oublier les côtes ! Il fallait y penser ! Plus besoin de chariot électrique ou de voiturette, la push cadette prend soin de vous ! En clair, quatre cadettes pour un joueur, l'une pour le sac, l'autre pour le parapluie, l'autre pour retrouver votre balle et améliorer votre coup, enfin celle qui vous fait oublier les côtes. Le confort quoi !



A chaque nouveau départ, halte à la buvette ! Une mesure, dans laquelle de toute évidence vit une famille entière. La grand-mère a préparé les jus de fruit frais, les nêmes, les biscuits traditionnels. Une table en plastique qui a dû être blanc et quatre chaises plus ou moins bancales. Le confort est précaire mais l'agrément de ces petites « buvettes » est bien réel, car dès le deuxième trou, il fait chaud, de plus en plus chaud et il n'est que six heures et demi du matin ! Toutes ces cadettes et les arrêts buffet font que la partie de golf sous un soleil vite de plomb, un bon 32° ambiant, sur un parcours escarpé, n'est pas cet exercice difficile que je craignais ! Qui doit on remercier : les anglais qui ont toujours eu un très grand sens de leur confort, surtout quand ils étaient envoyés dans les colonies, ou les birmans. La réponse ne fera

pas attendre : un, nous sommes là pour nous détendre et pour cela nous avons aménagé les règles strictes de Saint Andrews à nos particularités locales ; deux, la vie est trop courte pour



la rendre difficile !

Clairement, mes chers collègues sont là pour se détendre, et effectivement la partie est très détendue. Le collègue « new yorkais » en profite pour me dire qu'il ne connaît pas dans le monde meilleur endroit où prendre sa retraite ! Cette discussion « sérieuse » sur l'organisation de sa retraite ne l'empêche pas de se joindre à nous dans une grande rigolade collective quand la balle de chaque joueur termine dans l'eau qui entoure un green ! Puisque tout le monde est dans l'eau, on ne compte pas le point !

Au dix huitième trou, la partie finie, notre armée de cadette s'attarde un peu. Ces charmantes petites qui nous ont si bien aidé toute la partie vont recevoir leur gratification. Chacun sort de sa poche la grosse liasse de billets à laquelle je suis désormais habitué, qui ne vaut pas grande chose en fait en monnaie occidentale mais qui reste très impressionnante ! Le birman est généreux, très généreux même, et ce pour une bonne raison : elles nous ont bien servi et elles méritent donc de bien gagner leur vie. Chacune va recevoir environ l'équivalent de cinq dollars, soit plus du tiers du salaire d'une infirmière à l'hôpital !

La fin de la partie ne signifie pas la fin de la période de détente. Le 19^{ième} trou nous attend. Il se joue dans le club house, une bâtisse typiquement anglaise, un peu désuète et délabrée, mais bien ventilée et bien protégée du soleil. De nombreuses petites serveuses nous attendent et nous servent, sitôt assis. Le repas typiquement birman, fait de nombreuses spécialités locales, à base de poisson, de grosses crevettes de poulet, de légumes de toute sorte. Surprise ! Ce repas est accompagné de bière ou de vin, le vin local, préparé dans les collines du centre du pays. Il s'agit d'un honnête beaujolais !

Une autre spécialité locale est amusante et agréable. Les serveuses, une fois leur travail essentiel accompli, se placent derrière les joueurs occupés à manger et leur massent le cou. Le couple serveuse joueur ne dit plus un mot et se concentre sur cette délicatesse. J'ai la chance de pouvoir tester personnellement cette attention : pas désagréable du tout, et si inattendu ! Il faudra que je propose cette pratique dans mon club, à Paris !



Un poste de télévision, dont on a coupé le son, attire tous les regards. Il projette des clips tout à fait inattendus : des défilés de mode, des photos assez suggestives. Je reconnais une chaîne américaine, Fashion TV, que l'on peut trouver à Paris sur le câble ! Le birman lambda est donc lui aussi soumis à ce type de stimulation et paraît apprécier. Que d'efforts de concentration doit-il donc faire pour éviter d'être perturbé et garder toute sa sérénité ! Je suis aussi très surpris car chacun sait ici que la télévision est très contrôlée par les autorités. Comment expliquer que l'on laisse diffuser ces émissions quant même assez suggestives ? Peut-être est-ce préférable à la diffusion de CNN ?

Vient enfin la proclamation des résultats et surtout la remise des prix. Il y a des prix pour tout le monde ! Le plus long drive, le plus grand nombre de pars, le joueur le plus sympa ! Les prix sont des vrais prix, clubs de golf dernier cri, boîtes de balles ... A chaque prix, des cris de félicitation ! Bref, ici, tout le monde apprécie et profite de la générosité du sponsor. Il n'est pas anodin de rappeler que celui-ci est un gros laboratoire américain, qui comme toutes les sociétés américaines doit appliquer la politique des sanctions vis-à-vis de ce pays qui respecte si peu la démocratie. Aujourd'hui, ce type de préoccupation est bien éloigné, mais on ne peut s'empêcher de penser à toutes ces astuces qui permettent de contourner la loi et de vivre normalement. Personne dans cette réunion, ne paraît étonné par cette anomalie. Il y a les règles et il y a la façon d'appliquer les règles. En Birmanie, pardon au Myanmar, ces deux affaires sont bien différentes.



Cette bonne matinée terminée, et ce de la bonne façon, nous retournons à l'hôpital, bien que nous soyons dimanche après midi. Toute l'équipe est là, prenant le plus grand soin de l'opéré de la veille. Où sont, en Birmanie, les dimanches ? Et cependant, tout le monde a l'air heureux !

L'école à la campagne

Lors d'un voyage précédent et d'une visite à Bagan, j'ai eu l'occasion de visiter un petit hameau pas très éloigné de ces sites magnifiques que le monde entier vient visiter. La voiture quitte les chemins pratiqués par les cars de touriste et continue sur une piste défoncée. Nous arrivons dans un hameau fait de quelques maisons traditionnelles. Elles sont intéressantes car tout à fait adaptées au pays. Il s'agit de maisons construites sur pilotis, faite d'un seul étage. Ces pilotis permettent de vivre « confortablement » lors de la mousson et malgré les inondations qui dans le coin doivent être fréquentes. La maison, faite de bambous, se résume en fait à une seule pièce. Entre les pilotis, le foyer, fait de l'amoncellement de quelques gros cailloux, est le centre de la vie familiale. Pas étonnant donc que pendant la période de grosses pluies, l'une des difficultés essentielles est la nourriture. Partout des enfants, beaucoup d'enfants. Pas d'électricité ! Un puits au centre du hameau et une aire recouverte de larges pierres qui en fait sert de salle de douche. Habillées de leur longyi traditionnel, les femmes s'aspergent largement de l'eau qu'elles sortent du puits. Pour finir, elles passent un second longyi propre sur le premier mouillé. Pas de problème de pudeur pendant cette toilette en public.

Au centre du hameau, une sorte de hangar en bambou : l'école. Tout se résume en fait à une grande pièce qui s'ouvre largement sur la cour de récréation. Au milieu de la cour, un mat et le drapeau national. La salle de l'école est divisée en deux secteurs, celui des petits, les enfants de moins de dix ans et celui des grands. Des tables d'écolier parfaitement rangées et au mur des grands panneaux. Sur ces panneaux des posters écrits en birmans et illustrés, qui parlent de la prévention de la malaria, de la lutte contre la tuberculose. Des drapeaux birmans un peu partout.

Le plus intéressant est le fonctionnement de l'école. Les enfants apprennent à lire, à écrire et à compter. Jusque là rien d'étonnant. Ce qui est le plus surprenant est que l'on y apprend l'anglais. La maîtresse, une jeune femme habillée d'un joli longyi et d'un chemisier impeccable nous explique que l'anglais est important dans un pays en voie de développement et que sa maîtrise parfaite est en fait indispensable si l'on souhaite que le pays s'en sorte. Les gosses arrivent calmement et prennent chacun leur place. Dans ce hameau reculé ils sont tous en uniforme : des petits shorts verts et une petite chemise blanche impeccable ! Garder chaque jour ces uniformes aussi impeccables ne doit pas être facile quand on regarde les maisons et l'absence évidente du confort le plus élémentaire. L'un des gosse s'assoie devant ce qui paraissait être la place du maître. En fait ce gosse a été désigné comme leader du groupe. Il est responsable de l'ordre et de la discipline, il vérifie que les leçons ont été bien apprises ! La maîtresse nous apprend qu'il est important pour le pays de développer le sens du leadership ! Nous en avons aussitôt la démonstration : la classe répète une leçon d'anglais. Un gosse ne

participe pas à cette lecture collective. Aussitôt il est repéré par le leader, et fermement invité à faire comme les autres !

L'école n'est, paraît-il, pas la préoccupation des autorités du pays, tout comme la médecine. Bien ! Mais comment expliquer alors cette réalité d'une école active, de toute évidence bien organisée, adaptée au monde d'aujourd'hui, qui développe des comportements importants, qui paraît parfaitement acceptée par les enfants ? Peut-être, dans ce pays, il n'y a pas de spécialiste de l'éducation des enfants et peut-être laisse-t-on les parents concernés organiser les affaires avec un grand bon sens. Ne faudrait-il pas envoyer en mission ces nombreux spécialistes français qui savent tout sur tout et notamment tout sur les problèmes de l'éducation des enfants, qui passent beaucoup de temps à la télévision pour nous expliquer qu'il faut une nouvelle (la n plus unième) réforme du modèle français qui (néanmoins) est le meilleur du monde ? Oublions un instant que près de quinze pour cent des petits français arrivent à l'âge adulte totalement ou presque illettrés.

Un orphelinat à Mandalay

Je rencontre à l'Ambassade de France à Yangon un français en visite. En fait il vient en Birmanie plusieurs fois par an, «relever les compteurs » me dit il, en rigolant. Très entreprenant, il a organisé depuis plusieurs années plusieurs sociétés birmanes et vient régulièrement s'assurer que tout se passe bien. Quand il sait ce que je fais dans le pays, il me dit aussitôt :« Vous serez sûrement intéressé par mon orphelinat, à Mandalay ».

Cet orphelinat a été organisé il y a quelques années. Localement, plusieurs sœurs catholiques recueillent des enfants abandonnés, tous en très bas âge et les prennent totalement en charge, jusqu'à ce qu'ils deviennent de jeunes adultes et soient capables de subvenir à leurs propres besoins. Le tout est financé par les dons d'une organisation française réunissant quelques amis. Le budget annuel est de l'ordre de 5 000 euros. La gestion est assurée par le correspondant en Birmanie de ce français. Simple et vous allez le réaliser efficace.

L'orphelinat est situé dans les alentours de Mandalay, le long du lac d'Amarapura, connu pour deux raisons : un grand monastère, que visitent les touristes, à l'heure du déjeuner et le spectacle de ces deux longues files de moines qui viennent chercher leur repas servi par les fidèles fait très couleur locale, le fameux pont en teck qu'il faut visiter en fin d'après midi à leur du coucher du soleil, lui aussi très couleur locale. Personne dans le secteur ne connaît l'orphelinat !



Une vieille bâtisse en dur, couverte de tôles ondulées, de un seul étage, apparemment bien entretenue, une grande chapelle sans allure particulière, récemment restaurée grâce à un don généreux d'une touriste australienne, une seconde bâtisse en bois cette fois qui sert de dortoir, un hangar au dessus d'un grand lavoir qui sert de salle de douches, un petit bâtiment à l'entrée qui sert de dispensaire entourent un grand jardin potager parfaitement entretenu et de toute évidence bien utilisé. Derrière, trois tombes, celles de religieuses françaises qui s'étaient établi ici et avaient démarré cet orphelinat. Une simple dalle en marbre blanc joliment patiné, avec pour seules inscriptions le nom et deux dates. La plus récente est antérieure à la dernière guerre.





Mon hôte birman, le « président et seul membre du conseil d'administration » comme il se qualifie avec humour me présente à la mère supérieure. Le petit «salon » où nous entrons est meublé de trois fauteuils d'un autre âge. Aux murs, de nombreuses photos de Paul VI et du pape Benoît. Tout est vieux mais tout est propre, vraiment très propre. Le but de la visite du bienfaiteur est de faire le point sur la situation financière et de parler de l'avenir.

Nous commençons par la visite des installations. De toute évidence, la maison est parfaitement tenue, bien propre, mais d'un confort très élémentaire. Le dortoir est impressionnant : une trentaine de lits à deux étages, serrés les uns contre les autres. Seul le lit inférieur est utilisé car en haut, la chaleur est insupportable et les enfants ne peuvent dormir normalement. Tout autour de la pièce une trentaine de casiers, tous petits, fermés d'une porte, où les pensionnaires vont ranger leurs affaires personnelles. De toute évidence, celles-ci se résument à très peu de choses. L'électricité est fournie par deux grosses batteries. Il fait bon, malgré la chaleur étouffante qui règne à l'extérieur et ceci est dû aux larges fenêtres qui permettent un courant d'air bien agréable et surtout à l'avancée du toit, qui assure une pénombre bienvenue. Le gros problème de ce grand dortoir est la promiscuité des enfants. Lorsque qu'un enfant est grippé ou présente une éruption cutanée ou la moindre infection de l'enfant, tout le dortoir y passe !

Le dispensaire est intéressant. Il comprend une vaste salle d'attente à l'extérieur sous un large porche, une salle d'examen équipée d'un lit et d'une table, une salle de stockage des médicaments. Ceux-ci sont parfaitement rangés sur les étagères d'une armoire dont les pieds sont placés dans des soucoupes emplies d'eau : cela évite que les organismes rampants et les petits mammifères (comprenez les rats) ne viennent se servir et privent les malades de ce

qu'ils sont venus chercher. A côté, une pièce au parquet de bois de teck, deux lits permettent d'accueillir le visiteur du soir qui ne sait où passer la nuit, le pauvre qui a besoin de deux ou trois jours pour retrouver des forces.



Deux jeunes sœurs assurent le fonctionnement de ce dispensaire. L'activité principale est le traitement des diarrhées et des infections pulmonaires. Plus de 100 personnes viennent chaque jour, parfois de loin, pour être examinées et soignées, pour recevoir totalement gratuitement les médicaments nécessaires. Il se sait, par le bouche à oreille, et très loin qu'ici les médicaments sont vraiment donnés, et ce, sans aucune contre partie de quelque type que ce soit. Ces sœurs rayonnent de bonheur : l'une d'entre elle porte dans les bras un tout jeune nourrisson qu'elles ont recueilli il y a quelques semaine : il a enfin pris cinquante gramme et en conséquence est tiré d'affaire.



Le plus intéressant dans cette visite va être la réunion du « conseil d'administration ». Les deux soeurs responsables de l'organisation et du fonctionnement de l'orphelinat et mon hôte birman vont pendant près de une heures faire le bilan de l'année écoulée et organiser l'avenir. La période de la mousson a été difficile et a alourdi les frais de bouche. Le prix du riz, celui des denrées de base, les tomates, les salades, les pigments a presque doublé au cours des derniers mois. Plus grave, le risque d'épidémie de grippe aviaire a conduit les autorités à sacrifier tous les petits élevages de poulets ou de canard, privant ainsi ces pauvres gens d'une source de nourriture facilement accessible. Qui a pensé à ces conséquences lorsque ces grandes décisions ont été prises en haut lieu ? Bref, aujourd'hui, il n'y a plus suffisamment d'argent pour finir l'année.

Le responsable cherche à savoir ce qu'il faut pour permettre de rétablir la situation. Pas de réponse ! Il insiste et insiste encore, finissant par élever le ton. Les sœurs finalement, après avoir longuement parlé entre elles à voix basse, lui répondent, avec l'air d'être coupables : deux cents dollars nous permettraient d'aller jusqu'en mars ! Ce chiffre dérisoirement bas choque notre ami. A nouveau il insiste. Elles refont leurs calculs et finissent par dire à nouveau : avec deux cents dollars, tout ira bien. A son tour gêné, notre homme me dit à l'oreille : il leur faut au moins cinq cents dollars et je les trouverai ! La pudeur, la honte de devoir demander, la reconnaissance pour l'aide apportée, tout cela était présent dans leur attitude, mais toujours le même visage serein !

Le deuxième thème abordé est celui de l'avenir des enfants. L'an passé, les deux plus âgées, des adolescentes de 18 ans, ont été inscrites dans une école de formation au métier d'aides soignantes. Tout le monde espère qu'elles obtiendront le diplôme et qu'elles pourront trouver une situation dans des cliniques privées de Mandalay. Faut-il persévérer dans cette voie de la formation à l'aide aux personnes. Nos deux sœurs de toute évidence ont bien réfléchi au problème et pensent qu'il vaudrait mieux les former aux nouveaux métiers, ceux de l'informatique par exemple. Elles nous expliquent que les petits pourraient bénéficier d'une

formation moins coûteuse, plus rapide et que la demande de telles compétences est très forte. Quel décalage entre cette vue sur l'avenir et le contexte ambiant !



Le retour vers Mandalay me permet de mieux comprendre la situation. En fait tout va bien : un groupe d'amis français lui envoie effectivement environ cinq mille euros par an, qu'il est chargé d'utiliser au mieux. Cela suffit ! Puisque par jour les frais de nourriture ne dépassent pas les cinq dollars ! Qui peut imaginer en France qu'avec moins de cinq dollars vous pouvez faire vivre totalement une communauté de trente à quarante personnes ! Ce qui coûte cher, ce sont les médicaments qu'il faut acheter en France et que le réseau d'amis amène en douce dans le pays lors de leurs voyages. Pas question de chercher des financements en Birmanie, de faire appel localement à la charité publique : il vaut mieux rester « low profile ». Dans le pays, dès qu'une affaire marche bien, le risque de devoir payer je ne sais quoi à je ne sais qui devient très fort ! Pour vivre heureux ici, il vaut mieux vivre caché.

Notre homme de toute évidence est un grand pragmatique. Il réussit dans les affaires, dans des domaines tout à fait originaux, les semences trans géniques, les techniques d'insémination artificielle. Importer en Birmanie du sperme de charolais permet d'améliorer la qualité des élevage locaux et de contribuer à nourrir la population. La vache locale, rare, produit naturellement peu de lait. Un petit peu de sperme du charolais va leur donner de la vigueur et augmente considérablement la quantité et la qualité du lait. Fallait il aller se faire secouer dans une vieille guimbarde sur des chemins défoncés autour de Mandalay pour comprendre tout l'intérêt des technologies nouvelles pour un tel pays ? Nous sommes bien loin des

discours des écologistes bien nourris qui viennent nous expliquer à la télévision française que le monde est menacé par les technologies nouvelles. Oui, le monde est menacé, mais il est surtout menacé par la misère et la malnutrition et...par la myopie de doux rêveurs !

Bien sûr, j'essaie de diriger la discussion vers la situation politique. A une question précise sur l'avenir, il me répond aussitôt, très sérieux, que la mousson a été très prolongée cette année et que cela a posé et va encore poser des problèmes ! Terminé, il n'y a rien à discuter ! Et surtout n'y revenez pas avec vos questions à la fois précises et déplacées. Et pourtant, nous sommes seuls et dans le vacarme qui règne dans la voiture personne ne pourrait entendre quoique ce soit. Ce décalage entre des vues très précises sur la façon de s'en sortir et le black out complet sur la situation générale du pays est vraiment impressionnant.